

Pierre Metzner

*Amour, ouragan
& pommiers blancs*



Les Editions La Gauloise

Du même auteur :

L'Hôtel du petit Paris

Editions La Gauloise – Date 2023

ISBN 978-2-38353-038-1

Pierre METZNER

AMOUR, OURAGAN ET POMMIERS
BLANCS

Roman court

Les Éditions La Gauloise
Série roman court

Maquette de couverture INNOVISION
Crédit photos Adobe Stock

Tous droits réservés pour tous pays

Copyright 2025 – Les éditions La Gauloise
2474 avenue Emile Hugues, 06140 Vence
ISBN : 978-2-38353-065-7
Amour, ouragan et pommiers blancs

À mon chat Schrödinger
Avec gratitude

Chapitre -1- La petite fille au ballon bleu...

Maman, la dame a des yeux bleus. Est-ce qu'elle voit le monde en bleu ?

Anaïs

Mirko, arrêté à un feu rouge, allume l'autoradio. Sur une chaîne info, un journaliste interpelle vivement un homme politique et le bombarde de questions : « Que fait le gouvernement contre les gaz à effet de serre ? Que fait le gouvernement contre les particules fines qui polluent l'atmosphère ? Que fait le gouvernement contre la disparition des écosystèmes ? Que fait le gouvernement pour enrayer le réchauffement climatique qui menace la Terre de surchauffe ? »

L'interpellé, nullement impressionné par cette avalanche de questions, répond aussitôt d'une voix ferme : « Le gouvernement a conscience de la gravité de la situation. Il a créé des commissions et fait appel à des scientifiques, des climatologues,

des spécialistes qui travaillent tous d'arrache-pied pour établir une méthodologie efficace afin de diminuer le plus rapidement possible les émissions de CO₂, responsables du réchauffement climatique »

Le journaliste reprend la parole et, abruptement : « Et s'il était déjà trop tard ?

— Ne faisons pas de catastrophisme et n'écoutons pas tous ces éco-angoissés, alarmistes apocalyptiques, prêcheurs de malheur et autres prophètes collapsologues névrotiques qui prédisent la fin du monde et la disparition de l'humanité ! Arrêtons le délire, gardons la tête froide et travaillons tous ensemble car nous sommes tous concernés ! Ce n'est que comme ça que nous réglerons ce problème !

Mirko change de station, écoute une vieille chanson sur « Radio Nostalgie » :

*« Y a d'la joie, bonjour les hirondelles,
Y a d'la joie, dans le ciel par-dessus les toits
Y a d'la joie et du soleil dans les ruelles
Partout y a d'la joie ! »*

Un coup de klaxon violent retentit. Il lève la tête, regarde dans le rétro : un conducteur au bord de l'apoplexie fait des grands gestes furibards car le feu vient de passer au vert. Mirko enclenche la première et démarre.

Nous y voilà, murmure-t-il, au bout de quelques kilomètres en voyant le panneau à l'entrée de la ville. Il éteint l'autoradio, et respectant les consignes de Gutenacht, le chef cuisinier, passe devant le bar de « La Paix », ralentit en apercevant la place et son kiosque puis remonte une rue parallèle. La villa « Les Jasmins » se trouve à gauche au bout de la rue, juste derrière une imposante

habitation aux murs couverts de lierre appelée « Lou Repaou », lui avait dit Gutenacht.

Il s'arrête pour laisser passer un gros chat à la fourrure argentée parcourue de reflets bleus. Mais l'animal s'arrête au milieu de la chaussée, tourne la tête, le dévisage, secoue la queue comme pour le saluer, puis reprend tranquillement sa route. Bizarre, ce greffier, se dit Mirko, en le regardant s'éloigner.

Il aperçoit la villa « Lou Repaou », se gare et sort du véhicule.

Aussitôt la chaleur s'écrase sur ses épaules. Le soleil, rond, blanc, entouré d'un halo étincelant pilonne les collines, les toits, les rues. La place est vide, les terrasses des bars désertes et la plupart des volets des maisons et des immeubles sont rabattus.

Il regarde l'heure : 17 heures.

Il s'approche de la villa « Les Jasmins », la contemple : c'est une belle maison à un étage, façades en pierres beiges, volets bleus, entourée d'un jardin de belle allure où dans les oliviers crépitent les cigales.

C'est bien ici, pense-t-il en voyant le nom de la propriétaire sur la boîte à lettres : Madame Catalina Bellamonica. Madame Bellamonica, une parente de monsieur Tramoni, son patron corse.

Il se concentre, articule distinctement plusieurs fois de suite : « Trois petites truites cuites, trois petites truites crues » Ceci pour parer à un éventuel bafouillage car il a parfois des petits accidents d'élocution, surtout au début d'une conversation. Puis il sonne au portail. Une femme âgée apparaît, trotte jusqu'à la grille, un trousseau de clés à la main.

Mirko : « Je viens de la part de monsieur Tramoni.

— Je vous attendais... venez, suivez-moi.

Elle ouvre la grille et ils remontent la rue jouxtant la demeure puis prennent une ruelle transversale. Ils arrivent à l'arrière de la maison. Un autre portail : elle l'ouvre.

— C'est par là que vous entrerez... comme ça vous serez complètement indépendant.

Ils passent sur une passerelle bétonnée qui enjambe une allée bordant l'appartement du rez-de-chaussée et s'arrêtent devant une porte. Elle la pousse et ils pénètrent dans un trois pièces entièrement meublé, composé d'une cuisine-salle à manger équipée, aux murs couverts de carreaux colorés, d'une chambre à coucher d'un beau volume et d'une pièce plus petite pouvant servir de bureau ou de chambre d'enfant.

Et il y a tout dans cet appart !

Le grand luxe, quoi !

Lui, n'a rien...

Partout où il a débarqué, il est toujours arrivé les poches vides, les mains nues : pas d'appart, de point de chute et par conséquent pas de meubles, de télé, de garde-robe, le strict nécessaire, quoi...

Pas grand-chose, en somme, pour affronter le vaste monde.

Mais son maigre patrimoine s'est considérablement enrichi quand monsieur Tramoni qui l'appelle affectueusement Fiston lui a vendu sa voiture à un prix dérisoire (et cela juste avant qu'il ne l'envoie chez madame Bellamonica) pour le remercier de sa fidélité car cela fait huit saisons qu'il travaille pour lui, quatre dans son restaurant de Savoie et quatre dans celui de Corse.

Madame Bellamonica ouvre la fenêtre de la chambre et lui montre son beau jardin avec ses oliviers, son citronnier, ses aloès, ses fleurs...

— Faudra que je taille mon tamaris, susurre-t-elle.

Mirko jette un œil dans le jardin embaumé par les haleines des fleurs puis refait le tour de l'appart : sûr, monsieur Tramoni l'a toujours bien logé, ce qui n'est pas souvent le cas quand on travaille dans la restauration ou l'hôtellerie, mais là, il l'a gâté !

Madame Bellamonica lui tend les clés :

— Voilà, vous êtes chez vous... vous voulez boire un café ?

Mirko acquiesce et les voilà dans la cuisine du rez-de-chaussée...

— Où ai-je mis le sucre ? Vous savez, jeune homme, il y a des jours où je perds la tête... c'est l'âge... ah, le voilà.

Ses mains tremblent quand elle pose le sucrier sur la table...

Mirko la dévisage : elle a un beau visage de femme âgée, des fins cheveux blancs, en bataille. Et si le temps a fripé la peau de ses mains et de son cou, il a épargné son visage hormis quelques rides fines aux coins des yeux et de la bouche quand elle sourit...

— Cela fait longtemps que vous travaillez pour monsieur Tramoni ? demande-t-elle en s'asseyant.

Mirko élève la voix car madame Bellamonica a un petit problème d'audition...

— Quatre ans déjà... je faisais les saisons dans ses deux établissements de Corse et de Savoie... mais là, comme il a pris en gérance un restaurant sur le continent qui restera ouvert toute l'année, je ne vais plus bouger.

Et voilà, ils bavardent encore un instant puis Mirko va à la voiture, prend son sac marin, son poste radio, sa sacoche porte-documents contenant ses fiches de recettes et ses certificats de travail. Il retourne à l'appart, déballe ses quelques nippes, sa trousse de toilette, ses K7 de musique et quelques livres dont le Grand Manuel du Cuisinier, une anthologie poétique compilée

par un président de la république et le livre qu'il est en train de lire, le terrifiant « La fin d'Illa » de José Moselli.

Et si j'allais faire un tour histoire de repérer les lieux ? se dit-il après avoir rangé ses affaires.

Il sort et flâne (c'est un grand flâneur), et dans toutes les villes où il a séjourné, il a toujours passé de longues heures à déambuler dans les rues en observant les maisons, les monuments, les parcs, les gens car, pense-t-il, il y a toujours des choses intéressantes à voir quand on sait regarder. D'autant plus quand on a, comme lui, une nature imaginative. Alors il vadrouille, de-ci, de-là, au milieu des touristes, des oisifs, laisse ses jambes l'emmener où elles veulent, arrive à une petite rue nommée « Rue Des Petites Boutiques »

Il la traverse, passe sous un porche, descend une volée de marches et se retrouve bientôt au port, contemple la rade, les mâtures, les bateaux amarrés aux quais, lit leurs noms. La plupart porte des prénoms de femme, d'autres, des substantifs, « Le Liberté », « Le Patience », d'autres, des noms plus recherchés : « Le Carpe Diem », « Le Dieu-le-veut » (avec une jolie ancre dessinée sous le nom), « Le Vagabond des mers » ou « L'Achab » (avec sa baleine blanche peinte sur la coque).

Puis il longe les bars et les restaurants qui se suivent le long des quais, arrive au « Bateau Ivre », une boîte de nuit, s'arrête, les pieds dans le sable de la plage en forme de croissant, plage momentanément interdite à la baignade, car l'eau, trop chaude, a favorisé la prolifération de micro algues. Il regarde la mer qui moutonne autour des bateaux de plaisance en promenade. Puis il remonte en ville.

Les autochtones ont quitté leurs tanières, les touristes, leurs hôtels. Les rues s'animent, les terrasses des bars et des restos se remplissent.

Il décide de boire un verre et pénètre dans un petit bar à l'aspect vétuste : « Le Bonaparte » Le bar est tenu par deux frères : des Corses. L'un est affalé derrière la caisse et bâille comme une huître, l'autre, derrière le comptoir, boit une canette de bière au goulot même. Deux clients consomment des verres de rosé à une table. Le premier, est un homme d'une soixantaine d'années au crâne massif, tassé, brachycéphale, le second, petit, chauve, aux yeux exorbités ressemble vaguement au Gollum, le personnage du film « Le Seigneur des anneaux »

Il s'installe au comptoir, commande à boire, lit un écriteau posé sur une étagère : « Si vous buvez pour oublier, vous êtes priés de payer d'avance vos consommations »

Il vide lentement son verre, puis paye et s'en va. Le brachycéphale lui fait un hochement de tête, le Gollum lui sourit, quant aux Corses, le premier, derrière la caisse, se remet à bâiller, le second, décapsule une nouvelle canette de bière...

Il arrive à un joli petit parc au charme bucolique, appelé « Le Jardin de la Princesse Adélaïde » et s'assoit sous le couvert ombré d'un arbre. Dans une aire de jeux, des enfants s'ébattent dans les bacs de sable, glissent le long d'un toboggan, s'interpellent sur les balançoires, jouent à la balle. Une petite fille, vêtue d'une jupe noire à volants, d'un t-shirt à broderies, coiffée d'un chapeau de paille orange d'où s'échappent des mèches d'un noir de jais, court après un pigeon. Elle tient une ficelle au bout de laquelle s'agite un ballon de baudruche bleu sur lequel est marqué « Joyeux anniversaire Anaïs » et s'arrête net quand le pigeon s'envole. Alors elle fixe Mirko toujours assis

sur le banc et qui tapote au sol une balle de tennis toute neuve, d'un jaune poussin, ramassée en remontant en ville.

Mirko lui sourit :

— Il est beau ton ballon ! dit-il.

Elle relève la tête, regarde le ballon :

— C'est mon ballon à moi et j'en ai aussi un rouge, un vert, un blanc et même un qui a la couleur du chocolat mais il est cassé.

— T'as vu comme ma balle rebondit, fait Mirko en rejetant la balle de tennis au sol... si tu la veux je te la donne.

Elle le regarde, l'œil curieux, le sourire espiègle...

Et il lui tend la balle. Elle la prend de sa main libre :

— J'ai aussi une baguette magique, dit-elle, grâce à elle mon papa vient me voir dans mes rêves.

Mais des appels lui font tourner la tête...

— Anaïs, viens, on s'en va.

Mirko aperçoit une femme debout près d'un banc. Elle a le teint halé, des cheveux aussi noirs que ceux de la fillette, et porte une robe imprimée à pois multicolores. Certainement la mère, pense-t-il.

— Je m'appelle Anaïs et toi ? demande la fillette.

— Mirko.

— Tu reviens demain ?

— Oui... mais vas-y maintenant sinon ta maman va se fâcher.

Et elle s'en va en courant...

Bon, se dit Mirko, c'est pas le tout, faut penser à la tortore...

Il se lève, s'en va mais avant de quitter le parc, il aperçoit un livre sur un banc. Il le prend : c'est un livre d'enfant. Sur la couverture, un mignon chaton noir aux pattes gantées de fourrure blanche. Son titre : « Le chat qui vient de la planète Mars » Et

c'est vrai, pense-t-il, les chats sont des extraterrestres. Pas tous mais certains car une légende raconte que des extraterrestres ont ramené sur Terre une race de chats dont il reste encore quelques spécimens. Il feuillette le livre et voit sur la page de garde une inscription : « Ce livre appartient à Anaïs, si quelqu'un le trouve, appelez ce numéro » Suit le numéro de téléphone. C'est mignon, non ? Mirko se retourne mais n'aperçoit plus la mère et la fillette. Bon, se dit-il, j'appellerai à l'occasion à moins que je les revoie au parc.

Et il s'achemine lentement vers la supérette, le livre à la main...

Chapitre -2-

C'est peut-être l'été mais faut pas pousser ...

Il faisait très chaud-Albert Camus (L'Étranger)

Du jamais vu pour une fin août ! s'exclame la présentatrice à la télé, en parlant de la vague de chaleur qui s'écrase sur le pays. Et ces températures exceptionnelles, continue-t-elle, ont poussé la Préfecture à maintenir le plan vigilance. Puis elle déballe les conseils habituels qu'on entend ces dernières années en cas de fortes chaleurs : s'hydrater, se mettre à l'abri, s'occuper des personnes âgées, seules, vulnérables etc.

Mirko, couché sur le lit, une serviette humide sur le thorax, une bouteille d'eau à portée de main, glisse lentement dans un demi-sommeil et rêve de ciel gris, de nuages, de fraîcheur, de pluie : de petite pluie à la Carco.

« Oui, Blaise, de pluie à la Francis Carco car je sais que tu appréciais cet auteur qui parlait de certains quartiers de Paris, de la vie de bohème, de ruelles sombres, de voyous pâles, de filles

de joie et... de pluie, de petite pluie fine qui s'écoule le long des vitres des bars louches... »

Il saisit la bouteille d'eau, boit une gorgée...

Le matin même il était sorti acheter un ventilateur et en rentrant, monsieur Tramoni l'avait appelé : « Alors, Fiston, comment trouves-tu l'appartement ?

— Super, Patron.

— J'ai eu aussi Gutenacht au téléphone... les travaux avancent et il pense que le restaurateur ouvrira ses portes à la date prévue... alors en attendant, repose-toi et profite de tes vacances... et, de temps en temps, va voir si tout va bien du côté de Madame Bellamonica... tu sais, elle va sur ses 90 ans.

— D'accord, monsieur Tramoni, je m'en occupe.

— Et si t'as besoin de quelque chose tu m'appelles, ok ?

— Ok.

— Je t'ai aussi envoyé un paquet avec de la coppa, du jambon sec et de la bière à la châtaigne... tu fileras un peu de charcutaille à madame Bellamonica... allez, à bientôt »

Et monsieur Tramoni, 68 ans, originaire de Venzolasca (Haute-Corse), raccroche sans attendre les remerciements de Mirko. Il est comme ça, monsieur Tramoni, ours mal léché, d'approche peu commode, mais quand il a quelqu'un à la bonne, il lui donnerait sa chemise et même sa voiture.

À sept heures, Mirko se lève, va à la fenêtre, aperçoit la tête blanche de madame Bellamonica. Elle vient de sortir et inspecte son jardin. Elle se penche et s'occupe de fleurs à corolles étoilées (peut-être des jasmins, croit-il) puis elle ouvre un robinet, déroule un tuyau et commence à arroser son carré de légumes puis ses parterres de fleurs.

Bon, se dit Mirko, tout va bien de ce côté-là...

Il prend une douche puis se prépare à manger et tout en dînant, couché sur son lit, regarde une émission à la télé : « L'amour peut-il transgresser tous les interdits ? » L'amour est enfant de bohème et n'a jamais, jamais connu de loi ! » chantonne-t-il...

Mais vers 9 heures une rumeur lointaine de musique le fait se lever. Il éteint la télé, va à la fenêtre et écoute...

Ce matin, en revenant des courses, il a vu une affiche collée contre la devanture de la supérette : « Grand bal de l'été animé par le groupe « Téléphone sans fil » Plage « Le Lagon Bleu, Buvette, Restauration »

Il n'aime pas les bals de village, que ce soit les bals musette, les bals du 14 juillet, les bals de pompiers et autres bals champêtres ou fêtes de la bière. Mais comme il n'y a que de la daube à la télé ce soir, pourquoi n'y irait-il pas ?

« Peut-être même y ferai-je une rencontre agréable ? Qui sait ? »

Il se décide, s'habille. Puis il aperçoit le livre d'Anaïs. Il le saisit, le glisse dans un sac en papier et s'en va.

Il arrive au port, la musique s'intensifie. Les terrasses des bars et des restaus sont bondées. Il les longe et le voilà à la plage « Le Lagon Bleu » sur laquelle on a installé des tables, des bancs, des chaises. Il y a foule. Sur une estrade de planches, l'orchestre entame un nouveau morceau. Des danseuses se déhanchent sur la scène. Des estivants mêlés aux villageois s'agitent sur le sable au rythme de la musique.

Chansons, flonflons, lampions, accordéon, mirlitons !

On s'éclate et on danse sur tous les rythmes, valse, tango, rock, slow !

C'est après avoir passé un couple d'Anglais, elle, coiffée d'un chapeau Pamela, lui paré de moustaches à impériale, qu'il l'aperçoit.

Mais qui ? Mais la maman d'Anaïs, voyons !

Elle est assise, pensive, la tête légèrement tournée vers la droite, simplement vêtue d'un jean et d'un t-shirt, à côté d'une femme qui, elle, est maquillée et habillée en femme fatale : peintures de guerre, cheveux colorés en blond, paillettes sur les joues, rouge à lèvres luisant, talons hauts, corsage échancré, épaules nues et mini-jupe extra-courte qui dévoile le haut des cuisses ! Avec sur son omoplate un tatouage de deux mots joliment calligraphiés : Be happy.

Et les voilà qui discutent vivement, puis la jolie cagole au look ravageur s'arrache du banc, enlève ses talons hauts et se jette dans la cohue des danseurs qui se trémoussent sur le sable. La mère d'Anaïs ouvre son sac, en tire un livre qu'elle feuillette, puis regarde sa couverture sur laquelle un couple s'enlace.

Mirko, conformément à la loi de l'attraction universelle des corps de Newton, s'approche d'elle, s'arrête, voit le titre du livre : « Les Naufragés de l'Amour » et toussote. Elle lève la tête, remballé son bouquin, le regarde. Il essaie de parler mais comme il a à peine desserré les lèvres de la journée, les mots ont du mal à sortir et il bafouille. D'autant plus qu'il est affecté, comme avait diagnostiqué dans le temps le médecin de famille, « d'un trouble de l'expression orale qui altère le rythme de la parole ». Alors il se racle la gorge, se ressaisit, et récite à voix basse une phrase que lui a apprise son orthophoniste dans ses jeunes années : « Didon, dit-on, dota Didot d'un doux dindon dadais dodu du dos »

Voilà, ça va mieux !

— Qu'est-ce que vous dites ? demande la mère d'Anaïs.

— Je m'appelle Mirko et je vous apporte ceci.

Et il déballe le livre d'Anaïs et le lui tend :

— Je pense que ce livre appartient à votre fille... je l'ai trouvé l'autre jour sur un banc du parc.

— Oui, c'est bien son livre et elle m'en a parlé toute la journée... nous sommes même retournées au parc pour essayer de le retrouver... merci beaucoup... elle va être contente.

Le groupe, sur l'estrade, attaque un slow, le célèbre « J'ai encore rêvé d'elle »

Ce n'est pas récent et Mirko n'était pas encore né que déjà des couples s'enlaçaient et dansaient sur cet air. Alors il tente sa chance :

— Vous voulez danser ?

— Non ... j'ai pas envie... par contre, je peux vous offrir un verre pour vous remercier d'avoir rapporté le livre.

Ils vont à la buvette...

Elle : « Vous êtes en vacances ?

— Non, j'habite ici.

— Je ne vous ai jamais vu.

— J'ai emménagé il y a deux jours.

— Et vous habitez où... si ce n'est pas indiscret ?

— En face de la place du Marché, villa « Les Jasmins »

— Chez Madame Bellamonica.

— Vous la connaissez ?

— Qui ne la connaît pas au village.

— J'habite au premier étage de la maison.

— Ah !

Bon, après cet échange de mondanités, ils arrivent à la buvette.

— Que voulez-vous boire ? demande la brune à la peau cuivrée.

— Un coca fera l'affaire.

Le coca, il aime bien : il s'en sert surtout pour déboucher l'évier, mélangé avec du gros sel, du vinaigre et un verre de déboucheur (c'est Gutenacht (merci, toi aussi) qui lui a donné la recette) mais dans certaines circonstances, quand il fait très chaud comme ce soir, il ne déteste pas en boire une canette bien fraîche.

Ils s'asseyent à une table et dégustent leur boisson pendant que le groupe se déchaîne dans un rock tonitruant.

Mirko la contemple : elle a un visage ovale, des cheveux noirs et épais rassemblés dans la nuque avec quelques mèches qui ondulent le long des joues, des yeux sombres et brillants, au regard interrogateur, du moins il lui semble, un nez court et fin, une bouche aux lèvres bien dessinées. Quel âge peut-elle avoir ? Pas loin de la trentaine sûrement. Elle est presque jolie, ce qui veut dire qu'elle est plus que jolie et la douceur qui émane de son visage le trouble...

Elle : « Je me rappelle plus votre prénom ?

— Mirko.

— Voilà un prénom plutôt rare... d'ailleurs tout comme le mien.

— Ah bon ?

— Je m'appelle Amara.

— Oui, ce n'est pas commun... ne serait-ce pas un prénom d'origine serbo-croate ? demande Mirko, à tout hasard, histoire de causer.

Elle le regarde, sourit :

— Et le vôtre, ne serait-il pas d'origine turco-indienne ?

— Peut-être, qui sait...

Ils s'observent puis sourient...

Voilà, la glace est rompue.

— La musique m'écorce les oreilles... vous voulez marcher un peu ?

Ils se lèvent, vont jusqu'au bout de la plage. Là commence un chemin goudronné qui surplombe la mer et bordé de villas luxueuses : c'est « La Promenade Pierre Zerment ».

Et ils continuent de marcher alanguis par la quiétude nocturne et la rumeur monotone des vagues qui viennent s'échouer sur les rochers : les vagues avec leurs petits poissons qui nagent, la faridondon, la faridondaine, qui nagent aussi bien que les gros.

Le balancement des flots, disent certains, a des vertus relaxantes, voire soporifiques, d'autres, affirment qu'il incite à la réflexion. Y a qu'à voir : un homme, en pleine méditation, est assis, immobile, sur un rocher, en face de la mer, dans la posture du Bouddha, les jambes repliées et l'index d'une main pointé vers le ciel. En pleine réflexion, il laisse vagabonder ses pensées au gré du va et vient des vagues.

Ils arrivent bientôt à une petite plate-forme, espèce de belvédère ceint d'une balustrade de fer et agrémenté d'un banc de pierre.

Ils s'asseyent et regardent le ciel étoilé, la mer qui roule ses vagues et la lune qui fait danser ses rayons sur la crête des flots. Mirko se tourne vers Amara dont il ne voit que le bout du nez qui dépasse de sa chevelure sombre.

Il se détourne et regarde autour de lui...

Ah, le murmure des vagues, les lumières de la ville, le phare clignotant, la brise marine, la douceur grisante ! Et ce clair de lune ! Un clair de lune à la Werther, aussi beau que celui de

Maubeuge ! Et puis cette femme inconnue assise, là, à ses côtés ! Tout fait éclore des désirs, porte aux sens, aux confidences intimes, aux mots d'amour, aux envolées lyriques ! Il se sent soudain une âme de poète ! De poète romantique ! Pour un peu, il se lèverait et déclamerait d'une voix théâtrale un poème (c'est un grand ami de la poésie) et quand il récite des poèmes, il ne bafouille jamais.

Mais la voix d'Amara le tire de sa songerie poétique :

— Bon, il faut que j'y aille... la nourrice veut profiter du bal et je lui ai promis de ne pas rentrer trop tard.

— Eh bien, je vais rentrer aussi... je peux vous raccompagner ?

— Si vous voulez... c'est sur la route... j'habite l'immeuble derrière la maison de madame Bellamonica.

Mirko saisit le sac en papier, Amara son sac à main et les voilà partis.

Ils arrivent à la plage où l'orchestre fait une pause, longent les quais puis le jardin de la « Princesse Adélaïde » et remontent la rue qui mène à la place du Marché là où se dresse le kiosque. En traversant la place, Mirko aperçoit un homme assis sur un banc, sous un lampadaire. C'est le même homme, au crâne court de brachycéphale, qu'il a vu au bar « Le Bonaparte »

— Bonsoir monsieur Klomp, fait Amara dans un grand sourire.

L'homme lui répond par un signe de la main.

— Demain matin, je vous téléphone, crie encore Amara.

— Ok, Amara, bonne nuit, répond l'homme.

— Qui est-ce ? demande Mirko.

— C'est l'ex-brocanteur de la commune... il n'a pas l'air commode mais il n'est pas méchant et je l'aime beaucoup... c'est l'excentrique du village.

— Vous voulez dire « l'idiot du village » ?

— Non, pas du tout... bien au contraire, c'est quelqu'un de très intelligent... il a tenu une espèce de brocante-bouquinerie-friperie au rez-de-chaussée de sa maison... il a parfois des comportements bizarres dont celui, entre autres, d'inviter des inconnus à venir dîner à son domicile, des inconnus qu'il interpelle dans les rues ou dans les bars du village... certains acceptent, d'autres refusent... ça fait plus de dix ans qu'il le fait et ça ne m'étonnerait pas qu'il vous fasse le coup... il vit dans la maison, au pied de la colline, là où brille une lumière à la fenêtre du premier.

Les voilà devant l'immeuble « Le Masséna » où habite Amara.

Mirko lui tend le sac en papier :

— Je vous donne quand même le livre d'Anaïs.

— Anaïs m'a parlé de vous et m'a dit que vous lui avez donné une balle de tennis... vous savez ce qu'on va faire : gardez le livre, vous le lui donnerez-vous même à l'occasion, au parc, ça lui fera plaisir... on y va presque tous les soirs avant dîner.

Ils se séparent.

En rentrant, Mirko ouvre la fenêtre de la chambre à coucher, s'allonge sur le lit et pense à Amara...

« Voilà une fille qui me plaît bien... »

Mais ce qui l'étonne, c'est que, s'il revoit distinctement les traits de son visage, il ne se rappelle plus sa silhouette. Tout ce qu'il sait, c'est qu'elle est un peu plus petite que lui. A-t-elle un joli corps ? Est-elle bien faite ? D'habitude, ce sont les parties les

plus développées des femmes, leurs formes et leurs rondeurs qui, en premier, l'interpellent. Là, c'est son visage, son expression, son regard.

Un voyant rouge s'allume en lui qui signifie : attention danger !

Ceci devrait l'alerter. L'alerter de quoi ? Eh bien des sentiments qu'il pourrait éprouver pour la jolie brune.

Dis, mon con, se dit-il, tu ne serais pas en train de tomber amoureux ?

Il chasse cette pensée funeste, saisit le livre d'Anaïs et se met à lire l'histoire du chat qui vient de la planète Mars. Au bout de quelques paragraphes, il ferme le livre, se lève, tourne dans l'appartement puis s'immobilise. En tout cas, une chose est sûre : il n'a jamais habité un appart aussi beau et surtout aussi calme ! Bon, d'accord, le cimetière est à proximité mais quand même, quel silence ! Pas un bruit ! Et on peut tranquillement dormir la fenêtre ouverte ! C'est le pied, quoi, oksansdec !

Il se recouche et continue sa lecture...

À suivre